

JEAN-PIERRE AUDIER

MONSIEUR A BIEN CHANGE

COMEDIE EN 3 ACTES



AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site
<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits. Cela peut être la SACD pour la France, la SABAM pour la Belgique, la SSA pour la Suisse, la SACD Canada pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

DISTRIBUTION

Eugénie Delaffut – Femme autoritaire. Elle est le patron de la Maison « Victorien Delaffut et fils » fondée en 1834.

Grégoire Delaffut – Son mari, effacé et soumis.

Amélie Delaffut – Leur fille qu'on va marier.

Constance – Sœur d'Eugénie, vivant dans l'ombre de celle-ci.

Alban Médard-Landry – Chef d'entreprise.

Zénaïde Médard-Landry – Sa femme.

Jacques Médard-Landry – Leur fils, futur mari d'Amélie.

Léon – Clochard distingué et cultivé.

Agathe – Clocharde pas distinguée et encore moins cultivée.

Emile – Maître d'hôtel très stylé.

Annette – Jeune bonne assez délurée.

Prudence – Cuisinière dans la maison depuis longtemps. Elle a son franc-parler.



ACTE 1

Avant l'ouverture du rideau, un homme habillé comme pour un long voyage, avec valises, quitte la scène, fait quelques pas dans la salle, se retourne vers la scène, hausse les épaules avec l'air de celui qui vient de prendre une décision irréversible. Puis il continue son chemin dans la salle et se dirige vers la sortie. Il est important que les spectateurs aient pu mémoriser son visage.

Le rideau s'ouvre sur un salon cosssu, petit bourgeois époque 1900. Deux fauteuils de style, plus mobilier éventuel pour compléter. Pourquoi pas un piano droit (vrai ou faux) ?

Au centre du salon, une femme élégante et très autoritaire est en proie à une scène de colère, pour ne pas dire fureur. Ses cris doivent commencer avant même l'ouverture du rideau.

SCENE I

EUGENIE – Ah, l'ignoble individu ! Le scélérat ! Me faire ça... à moi ! La crapule... Le vaurien... Amélie mon enfant, quelle catastrophe ! Quelle terrible catastrophe ! (*Elle sort.*) Amélie !...

(Emile, le maître d'hôtel entre, côté opposé.)

EMILE – Monsieur est arrivé de sa cure hier soir et déjà, Madame n'arrête pas de le houspiller. (*Au public.*) Eh oui ! Monsieur est allé prendre les eaux, comme on dit. Mais, au fait, où est-il Monsieur ? Je ne l'ai pas encore vu ce matin ? (*Apercevant une lettre posée sur un guéridon.*) Ah, un billet ! C'est peut-être lui le responsable de la colère de Madame ?

(Il prend la lettre et s'apprête à lire, puis il se ravise. Au public.) Qu'on ne se méprenne pas ! Ce n'est pas de l'indiscrétion... c'est de l'information ! (*Il va lire, mais il reprend.*) Comprenez-moi,... pour rester efficace dans le service, il faut être au courant de tous les tracas de nos maîtres. C'est le secret de notre métier ! (*Il lit et s'esclaffe avec des Oh !... Ah !... Mon Dieu !... etc....*) Ça alors, quelle affaire ! je n'aurais jamais cru un tel courage chez Monsieur ! (*Au public.*) Je vous lis la lettre !

« *Ma chère femme,* »... Il y a comme une rature entre «ma » et «chère ». On dirait un T. Il a dû vouloir écrire «ma très chère femme » et finalement il a renoncé au «très ».

« *Ma chère femme,*

Depuis vingt ans, je suis à vos ordres. J'ai obéi à tous vos désirs, accepté vos caprices, supporté vos colères, la plupart du temps injustifiées .

Mais aujourd'hui, notre chère fille Amélie va convoler avec un jeune homme, sur votre ordre, évidemment. Par chance, ces deux enfants s'aiment d'un amour tendre... C'est inespéré ! Ce n'eut pas été le cas, ce mariage se serait fait quand même ! La raison financière ne laissant chez vous aucune place pour les sentiments. Bref, au moment où notre petite colombe va s'échapper du nid maternel, j'ai décidé d'en faire autant ! Ces trois mois de cure et d'isolement m'ont permis de réfléchir sur ma condition. La fabrique, qui me vient de mon père, c'est vous qui la dirigez, et avec quelle poigne ! La fortune qui vient également de mon père, vous en avez fait votre affaire ! Que suis-je ?

Sinon le père de votre fille, une sorte de prince consort... (Au public.) et qu'on sort rarement d'ailleurs... (Il reprend.) doublé d'un esclave à votre service. Demain, notre fille n'aura plus besoin de son père et je vais pouvoir enfin vivre ! Vivre... vous comprenez ! Un ami, rencontré à la cure, m'invite à participer à une expédition scientifique dans je ne sais plus quel pays au nord de l'Australie. Je m'empresse de le rejoindre. Ne cherchez pas à me retrouver ! Je vous embrasse une dernière fois, ma fille et vous, ainsi que cette chère Constance. Celui qui fut un époux... bien trop docile ! Grégoire ».

(Tête ahurie d'Emile.)

EMILE – Eh bien ça, c'est envoyé ! C'est donc pour ça que Madame hurlait si fort tout à l'heure. *(Il remet la lettre en place.)* Il faut dire qu'il a été patient, Monsieur. Jamais il ne s'emportait. Et pourtant les reproches de Madame tombaient sur lui comme de la grêle. « Vous n'êtes qu'un incapable, si je vous laissais faire, la fabrique serait en faillite ! Toujours à tromper votre ennui dans l'alcool ! Vous n'êtes qu'un mari sans consistance ! » Et Monsieur ne disait rien ! *(Voix d'Eugénie et de sa fille.)* On vient !

(Elles entrent. Emile est placé de façon à ce qu'elles ne puissent le voir.)

EUGENIE – C'est une catastrophe ! Un jour comme celui-ci ! Ton père n'est qu'un incapable ! Si je l'avais laissé faire, la fabrique serait en faillite, sans compter son penchant pour l'alcool. Ton père n'est qu'un mari sans consistance !

EMILE *(bas, au public)* – Qu'est-ce que je vous avais dit ! *(Il se gratte la gorge pour indiquer sa présence.)*

EUGENIE – Qu'est-ce que vous faites là, vous ? Vous ne voyez pas que je veux parler à ma fille ?

EMILE – Que Madame me pardonne, mais j'avais entendu des cris, et je suis venu, à tout hasard, voir si Madame n'avait pas besoin de mes services ?

EUGENIE *(se calmant)* – C'est bon ! Laissez-nous seules. Et allez dire à ma sœur que je l'attends.

(Emile sort.)

SCENE II

EUGENIE – J'aimerais te voir plus affligée par le départ de ton père !... Surtout aujourd'hui !

AMELIE – Surtout aujourd'hui ! Autrement dit, si ce n'était pas aujourd'hui, cela aurait moins d'importance !

EUGENIE – Mais enfin ma fille, un jour de contrat de mariage... Un père absent... Cela ne se fait pas !

AMELIE – Il aurait pu être souffrant !

EUGENIE – On aurait reporté !

AMELIE – Mais enfin, en quoi l'absence de mon père peut-elle empêcher notre contrat de mariage ?

EUGENIE (*catégorique*) – Quand on est un père digne de ce nom, on est là !

AMELIE – Vous avez peur que les parents de Jacques ne reviennent sur leur décision ?

EUGENIE – Songe à notre alliance !

AMELIE – Je songe surtout à la mienne !

EUGENIE – Nous fabriquons depuis plus de cinquante ans les objets d'hygiène indispensables à notre civilisation. Les vases de nuits, les poires à lavement, les ventouses, enfin tout ce qui touche à la santé des populations... Et cette maison fondée en 1834 est la plus renommée d'Europe : Victorien Delaffut & fils.

AMELIE (*un peu amère*) – Ah, quel plaisir de savoir que nos vases de nuits sont associés à notre mariage !

EUGENIE (*réaliste*) – Amélie, réfléchis ! Les Médard-Landry, enfin, les parents de Jacques, sont les plus gros fabricants de pommades, sirops, teinture d'iode, cataplasmes et autres ingrédients. Ils ont les produits... et nous avons les ustensiles. Avec une telle association, nous pouvons avoir le monopole de la pharmacopée dans tout le pays.

AMELIE – Toutes ces précisions financières mises à part, je ne vois pas en quoi l'absence de mon père peut avoir son importance ?

EUGENIE – Et sa signature, qu'en fais-tu ?

AMELIE – Il pourrait être en voyage.

EUGENIE – Il faudrait repousser. Mais ce serait reculer pour mieux sauter.

AMELIE – Et s'il avait disparu !

EUGENIE – Et pourquoi pas avoir été enlevé ?

AMELIE – Vous pourriez être veuve !

EUGENIE – Les Médard-Landry ont vu ton père avant sa cure et depuis, je ne leur ai pas envoyé, que je sache, un faire-part de deuil !

AMELIE (*avec un ton de reproche*) – Maman !

EUGENIE – Et puis nous ne pouvons pas leur montrer le corps.

AMELIE (*même jeu*) – Maman !

EUGENIE – De toute façon, c'est probablement ce qui arrivera dans quelques temps au fin fond de la planète. Disparu, sans laisser de traces.

AMELIE – Hélas, c'est possible, pauvre Papa !

EUGENIE – Et pas de corps, pas de veuve... et pas de signature de ton père. Quand je pense que j'ai eu la faiblesse d'en faire mon associé !

AMELIE – C'était quand même la fabrique de son père !

EUGENIE – Enfin, il est parti. N'en parlons plus !

AMELIE – Mais il reviendra, vous verrez !

EUGENIE – Quand ? Dans trois mois ! D'ici-là, les Médard-Landry auront marié Jacques à une des filles de nos concurrents, les Vermorel. L'aînée louche et la cadette est bancale.

AMELIE – Vous voyez tout en noir. Nous allons bien trouver une solution.

(On frappe à la porte.)

SCENE III

EUGENIE – Qu'est-ce que c'est ?

(Emile paraît.)

EUGENIE – Que voulez-vous ? j'avais demandé qu'on nous laisse seules !

EMILE – C'est que... Madame... J'ai malgré moi... Oh ! bien malgré moi, entendu une partie de la conversation avec Mademoiselle Amélie...

EUGENIE – Vous êtes un indiscret, Emile !

EMILE – Madame parlait si fort...

EUGENIE – Admettons ! Qu'avez-vous donc de si important à me dire ?

EMILE – Pour remplacer Monsieur, j'ai peut-être une solution !

EUGENIE – Vous voulez remplacer Monsieur, vous ? C'est une plaisanterie !

EMILE – Pas moi, Madame, je ne me permettrais pas. Voyez-vous, je suis très physionomiste et il se trouve que je connais dans le quartier, une personne qui ressemble étonnamment à Monsieur.

EUGENIE – Un sosie ! Vous êtes fou mon ami !

EMILE – Vous verrez Madame, c'est quasiment un frère jumeau.

EUGENIE – Vous êtes ridicule, Emile. Sortez !

EMILE – Comme vous voudrez, Madame.

(Il sort. Entrée de Constance, la sœur d'Eugénie.)

SCENE IV

CONSTANCE – Tu m'as fait demander, Eugénie, que se passe-t-il ?

EUGENIE *(tendant la lettre)* – Tiens, lis !

(Constance commence à lire. En cours de lecture elle se laisse tomber sur un fauteuil.)

CONSTANCE *(finissant la lettre)* – Ce n'est pas possible... Grégoire n'a pas pu... C'est une catastrophe !

AMELIE *(venant se blottir dans les bras de Constance.)* – C'est affreux ma Tante, mon cher petit Papa !

EUGENIE – Quand je pense à tout ce que j'ai fait pour lui.

CONSTANCE *(avec flamme)* – Tu l'as surtout méprisé ! Un homme si généreux, si attentionné...

EUGENIE – Et si incapable de gérer les affaires que lui avait confiées son père !

CONSTANCE *(virulente)* – Tout le monde n'a pas tes capacités d'entreprendre !

EUGENIE – Grégoire a toujours été un bon à rien !

AMELIE – Maman, ne parlez pas ainsi de Papa... Pas le jour de notre contrat de mariage !

EUGENIE – Parlons-en au contraire ! Ton père est mon associé... Et il ne sera pas là pour la signature !

CONSTANCE – La signature, la signature, tu ramènes toujours tout aux affaires !

EUGENIE – Il faut bien que dans cette maison quelqu’un y pense justement !

AMELIE – Figure-toi, Tante Constance, qu’Emile nous proposait un sosie pour remplacer papa !

CONSTANCE – Un sosie ? Quelle horreur !

EUGENIE – Un sosie, tu te rends compte ! (*Un temps.*) Quoique... A bien réfléchir... Ce n’est pas si idiot que ça !

CONSTANCE – Tu ne parles pas sérieusement ?

EUGENIE – Et pourquoi pas, après tout ! Au point où nous en sommes.

AMELIE – Remplacer papa, ma mère est folle !

EUGENIE – Il ne s’agit que de sauver les apparences !

AMELIE – Les apparences... Le qu’en dira-t-on. Vous n’avez que ces mots-là à la bouche !

EUGENIE – Suffit, ma fille. (*Elle sonne.*) Dans ce genre de situation, c’est moi qui décide !

(*Emile paraît.*)

SCENE V

EUGENIE – Emile, ce monsieur est-il visible ?

EMILE – Vous parlez du sosie de Monsieur, Madame ?

EUGENIE – Evidemment, c’est vous-même qui me l’avais proposé il y a un instant !

EMILE – Je l’ai encore vu ce matin, Madame. Mais je n’ai pas eu le temps de vous décrire la condition sociale de ce monsieur !

EUGENIE – Cela m’est égal ! Qu’il soit fonctionnaire, maçon ou même ecclésiastique, l’important c’est la ressemblance.

EMILE – Il est d’une profession, disons... libérale ! Et même... très... libérale !

EUGENIE – Tant mieux ! Et, où habite-t-il ?

EMILE – Tout près d’ici Madame, au Pont de l’Alma.

EUGENIE – Au pont de l’Alma ? Mais précisez ! Le nom de la rue... le numéro de l’hôtel particulier de ce Monsieur !

EMILE – En fait, et pour être plus précis,... c’est sous le pont qu’il habite !

EUGENIE – Sous le pont ?

CONSTANCE – Sous le pont ?

AMELIE – Vous voulez dire que c’est un vagabond... Un clochard ?

EMILE – Hélas oui, Mademoiselle, un clochard ! Mais un homme charmant... et puis... une ressemblance !

EUGENIE – Enfin, Emile, même si Monsieur était un incapable... je ne puis quand même pas le remplacer par cet... ce... clochard ?

EMILE – Il ne s’agit que de sauver les apparences, Madame !

CONSTANCE – Ah non, Eugénie ! Il n’est pas question que cet individu remplace notre Grégoire !

AMELIE – Cette fois, nous courons vraiment à la catastrophe !

(Entrée de Prudence, la cuisinière.)

SCENE VI

PRUDENCE – Madame, Monsieur et Madame Médard-Landry et leur fils sont arrivés ! Qu’est-ce que j’en fais ?

EUGENIE *(affolée)* – Mon Dieu, ils sont déjà là ! Ils n’ont même pas la politesse d’être en retard.

PRUDENCE *(s’impatissant)* – Alors, Madame, où-ce que j’les mets ?

EUGENIE – Faites-les entrer dans le bureau, Prudence, et dites que nous arrivons !

PRUDENCE *(bougonnant)* – Bon, mais j’voudrais signaler à Madame, qu’il y a un maître d’hôtel ici et que moi j’suis la cuisinière !

EUGENIE – Ne discutez pas Prudence, faites ce que je dis !

PRUDENCE – Bon, bon, mais si mon déjeuner est pas prêt, faudra pas venir vous plaindre ! *(Elle sort, furieuse à l’égard d’Emile.)*

EUGENIE – Emile, il n’y a plus un instant à perdre. Retrouvez ce Monsieur et préparez-le avec des habits de mon mari !

EMILE – Bien Madame, à cette heure-ci, je sais où le trouver. C’est à deux pas d’ici !
(*Il sort.*)

EUGENIE – Amélie, ma chérie, va retrouver les Médard-Landry dans le bureau. Tu les feras patienter.

AMELIE – Bien maman ! (*Elle sort.*) Quelle histoire !

SCENE VII

EUGENIE – Jamais je n’aurais dû épouser cet imbécile de Grégoire !

CONSTANCE (*amère*) – Ce n’est pas moi qui te contredirai !

EUGENIE – Ah, c’est vrai ! Tu es toujours amoureuse de lui !

CONSTANCE – Je te rappelle qu’il y a vingt ans, c’est ma main qu’il était venu demander... Pas la tienne !

EUGENIE – Que vas-tu chercher là ?

CONSTANCE (*amère*) – Tu as tout fait pour me le prendre ! Tu as gâché nos jeunesses !

EUGENIE – Grégoire est un être mou, incapable de prendre une décision !

CONSTANCE – Pas ce matin en tous cas ! Maintenant il est parti... pour toujours !
(*Elle renifle.*)

EUGENIE – Bon débarras !

CONSTANCE – Toi, tu n’as vu que l’usine de son père, Victorien Delaffut & fils, fabricant de baignoires et de vases de nuit !

EUGENIE – S’il avait pris la direction de la fabrique, vous seriez morts de faim tous les deux !

CONSTANCE (*pathétique*) – Avec moi, il aurait été heureux, je ne te pardonnerai jamais son départ !

EUGENIE – Qu’est-ce que ça peut te faire qu’il soit là où non ? Tu n’étais pas sa femme !

CONSTANCE (*toujours reniflant*) – Je le voyais chaque jour... Un mot gentil... Un sourire... Ça me suffisait !

(*Entrée d’Amélie, suivie des Médard-Landry.*)

SCENE VIII

AMELIE – Maman, Tante Constance, je vous annonce Monsieur et Madame Médard-Landry et leur fils !

EUGENIE – Chers Amis, nous ne vous attendions pas si tôt !

ALBAN (*baise main*) – Chère Madame, nous étions convoqués chez vous à onze heures avec le notaire, et il est exactement (*Il regarde sa montre de gousset.*) onze heures et dix-huit secondes.

EUGENIE (*minaudant*) – Quelle précision, mon Cher ! (*A Madame Médard-Landry.*) Votre mari est d'une ponctualité de chef de gare.

ZENAIDE – Mais je ne vois pas votre époux, ce cher Grégoire, serait-il souffrant ?

EUGENIE – Un léger retard, sans plus. (*Faisant diversion.*) Et votre grand garçon... On ne l'entend pas.

JACQUES – Pardonnez-moi Madame, ou plutôt future belle maman, mais je contempiais votre fille. (*Celle-ci baisse la tête, gênée.*)

AMELIE – Je vous en prie Jacques, n'ajoutez pas à ma confusion.

ALBAN (*à Eugénie*) – Votre mari est rentré de cure thermale hier, m'a-t-on dit, est-il rétabli ?

EUGENIE – Ces trois mois l'ont bien changé. (*Sourire virant à la grimace.*) Il n'est plus le même.

ZENAIDE – Mais qu'avait-il donc ?

EUGENIE – Oh ! Vous savez, il fait partie de ces hommes toujours un peu souffreteux. Tantôt c'est la digestion... tantôt c'est la respiration...

ZENAIDE – Pour les poumons, rien ne vaut Amélie-les-bains. Ma cousine Adèle, du côté de ma mère, en est enchantée.

ALBAN – Pour la digestion, il y a Plombières... ou Chatelguyon !

EUGENIE – Il y a aussi Bourbonne-les-Bains. Figurez-vous qu'il avait attrapé une maladie de peau !

ZENAIDE – Ce n'est pas contagieux au moins ? Notre Jacques est si fragile !

ALBAN – Allons, allons, ma Chère, ne soyez pas désagréable avec notre hôtesse !

EUGENIE – Nous vous laissons, mes enfants, vous devez avoir tant de choses à vous dire ! Allons au bureau voir si le notaire est arrivé.

ZENAIDE – Et votre mari ?

EUGENIE – Grégoire ne saurait tarder. (*A part.*) Enfin espérons-le ! (*Ils sortent.*)

SCENE IX

JACQUES – Je vous ai trouvé soucieuse en entrant. Avez-vous des problèmes, chère Amélie ?

AMELIE (*qui craque*) – Oh Jacques, mon Jacques, il se passe ici des choses invraisemblables !

JACQUES – Laissez-vous aller. Allons qu'est-ce qui ne va pas ?

AMELIE – Vous connaissez mon père ! Il est adorable mais excessivement soumis à ma mère.

JACQUES – J'avais remarqué, en effet. Dans cette maison c'est surtout votre mère qui décide !

AMELIE – Elle l'a toujours dominé, par son caractère et son sens inné des affaires.

JACQUES (*riant*) – J'espère que le dicton «telle mère, telle fille » ne s'applique pas à vous ?

AMELIE – Ne riez pas ! Ce qui nous arrive est assez pénible.

JACQUES – Mais enfin, que se passe-t-il ?

AMELIE – Je ne devrais pas vous le dire, mais tant pis ! Il faudra bien que nous partagions le meilleur et le pire !

JACQUES – Diable ! C'est donc si grave ?

AMELIE – Mon père nous a quittés !

JACQUES – Il... Il est... mort ?

AMELIE – Non ! Il est parti... tout simplement.

JACQUES – Vous m'avez fait peur ! Mais... il va revenir... un jour ou l'autre.

AMELIE – Non ! Le mariage de sa fille le délivre d'une obligation... Celle du père. Il estime que vous allez prendre le relais pour me protéger et il a décidé de quitter la maison lui aussi et d'aller vivre sous d'autres cieux.

JACQUES – Dites donc, ça a dû être un rude coup pour votre mère ?

AMELIE – Oh ! Ma mère, elle l'a toujours méprisé. Mon père pense qu'il a été suffisamment soumis à sa tyrannie et il a décidé de se libérer à sa manière.

JACQUES – Ça alors ! Et... Vous lui en voulez ?

AMELIE – Non ! Papa est un homme adorable. Il lui a fallu beaucoup de patience et aujourd'hui beaucoup de courage. Mais il aurait pu attendre notre mariage !

JACQUES – Oh, il n'est pas si indispensable que ça ! Du moment que nous sommes tous les deux !

AMELIE – Mais sa présence est nécessaire pour la signature du contrat !

JACQUES – Evidemment ! J'avais oublié que notre contrat de mariage est lié au contrat des entreprises de nos parents.

AMELIE – Et ce n'est pas tout ! Ma mère, avec l'aide d'Emile, le maître d'hôtel, a mis sur pied un stratagème complètement fou.

JACQUES – Ah !

AMELIE – Mais... C'est un secret !

JACQUES – Ne devons-nous pas tout partager... Même les secrets ?

AMELIE (*hésitante*) – Ils ont trouvé un sosie !

JACQUES – Quoi ?

AMELIE – Un sosie ! Enfin, quelqu'un qui, paraît-il, lui ressemble comme un jumeau !

JACQUES – Ah ça, c'est la meilleure ! Alors j'aurai un faux beau papa ?

AMELIE – Mais surtout, ne le répétez à personne !

JACQUES – Promis ! J'ai hâte de voir cet énergumène !

(La porte s'ouvre et paraît le sosie. Il n'est pas rasé et ses vêtements sont ceux d'un clochard.)

SCENE X

AMELIE – Ah, papa ! Vous avez changé d'avis ? Où étiez-vous passé ? Allez vite vous changer, si les parents de Jacques vous voient dans cet accoutrement !

LEON – Pardon Mademoiselle, mais il doit y avoir un malentendu !

(Emile entre à son tour.)

EMILE – *(bas à Amélie)* Mademoiselle, c'est le sosie !

AMELIE – Mon Dieu, ce n'est pas vrai ?

EMILE *(fâché)* – Vous avez mis Monsieur Jacques au courant ?

AMELIE – Nous partageons tout !

JACQUES – Moi, je commence vraiment à m'amuser dans cette famille !

EMILE – Alors, vous êtes avec nous ?

JACQUES – Evidemment ! Et je souhaite que toute cette comédie aille à son terme. Ce n'est pas tous les jours qu'une aventure pareille arrive !

LEON *(qui commence à s'impatienter)* – Et moi, qu'est-ce que je fais ?

AMELIE – Il faut d'abord vous changer. *(A Jacques.)* Et il a presque la voix de mon père.

LEON *(déclamant)* – « Quand nous faisons besoin, nous autres misérables, nous sommes les chéris et les incomparables ; et dans un autre temps, dès le moindre courroux, nous sommes les coquins qu'il faut rouer de coups » L'Etourdi, de Monsieur Molière, acte 1, scène II !

(Stupéfaction chez les trois autres.)

EMILE – Il serait peut-être bon d'aller chercher votre mère... pour qu'elle s'habitue !

AMELIE – J'y vais ! Vous m'accompagnez, Jacques ?

EMILE – Mais ne lui dites rien au sujet de ce Monsieur, Il serait intéressant de voir ses réactions !

JACQUES – Entendu ! *(Ils sortent.)*

LEON – Dites donc, si la demoiselle m'a pris pour son père, c'est qu'il doit vraiment y avoir une sacrée ressemblance ?

EMILE – Vous ne pouvez pas savoir à quel point ! Mais j'entends des pas. Ce doit être Madame, vous allez être fixé !

SCENE XI

EUGENIE (*qui entre en bougonnant*) – Cet imbécile d'Emile n'aura pas pu trouver son homme. Je me disais bien aussi que son idée était idiote ! (*Apercevant Léon.*) Ah, c'est vous ! Alors, on revient à la niche ! Non content d'être en retard pour la cérémonie, vous nous causez en plus de ces frayeurs !

LEON – Mais...

EUGENIE – Silence ! Et qu'est-ce-que c'est que cet accoutrement ? Vous jardinez maintenant ?

LEON – Moi !... Je jardine ?

EUGENIE – Vous me ferez mourir ! Dépêchez-vous donc de vous changer et de vous raser, le notaire ne va plus tarder et les Médard-Landry sont déjà arrivés.

LEON (*déclamant*) – «Hâtons-nous ; le temps fuit, et nous traîne avec soi, le moment où je parle est déjà loin de moi ».

EUGENIE – Vous donnez dans la littérature maintenant, c'est nouveau !

LEON – C'est de Boileau, épître III.

EMILE – Madame, c'est que ...

EUGENIE (*le coupant*) – Ah, ça suffit ! Vous et vos idées stupides, vous feriez mieux de disparaître.

EMILE (*insistant*) – Madame... Ce n'est pas Monsieur... C'est l'autre !

EUGENIE (*exaspérée*) – Je vous dis de vous reti... (*Elle se fige, réalisant.*) Quoi... Ce n'est pas Monsieur ? (*Farouche, à Léon.*) Qui êtes-vous, Monsieur ?

LEON (*très mondain, avec courbettes*) – On m'appelle Léon, Madame, pour vous servir !

EUGENIE – Alors vous n'êtes pas Monsieur ? C'est incroyable !

EMILE – Je vous l'avais dit Madame, c'est une ressemblance peu commune.

LEON (*déclamant*) – « Le ciel, dont nous voyons que l'ordre est très puissant, pour différents emplois nous fabrique en naissant ». Les Femmes Savantes, acte 1, scène I !

EUGENIE – Ah, je vous en prie ! J'ai horreur des vers ! Et mon mari aussi. Il faudra vous en passer !

LEON – Bien Madame !

EUGENIE – Et d’abord, pourquoi vous exprimez-vous ainsi ? Pour un vagabond, un... clochard... C’est un peu inattendu, non ?

LEON – Mon histoire se résume à peu de choses Madame. A dix-huit ans je décide de faire du théâtre. Mon père s’en offusque et me coupe les vivres. Moi je coupe les ponts et deviens comédien. Ah ! Madame, quinze années de galères et de bonheur. Déclamer les plus beaux textes, jouer des personnages... Vous ne pouvez pas comprendre. Bref, sans être un acteur de talent, je commençais à être un peu connu. Et puis, oh ! Joie suprême, j’aime et je suis aimé d’une actrice aussi belle que talentueuse.

EUGENIE (*qui s’impatiente*) – Jusque-là, rien ne vous destinait à la mendicité ?

LEON – Après deux années d’un bonheur sans nuage, c’est l’orage, et notre coup de foudre se retourne contre moi et me foudroie ! Elle s’enfuit avec un bellâtre sans génie.

EUGENIE – Ah, nous y voilà !

LEON – Je décide alors de quitter la scène pour une autre Seine... Celle qui coule sous les ponts de Paris depuis bien des siècles.

EUGENIE – Fatale décision !

LEON – Je fus arrêté sur le parapet d’un pont par une main secourable. Elle était sans le sou, pas très belle, plus très jeune, mais elle rayonnait de gentillesse et de bon sens. Depuis ce temps-là, nous partageons nos misères sous le Pont de l’Alma en compagnie du Zouave et sous le porche de Notre-Dame de la Consolation.

EUGENIE – Donc vous êtes comédien, c’est inespéré !

LEON – Disons que je l’étais !

EUGENIE – Pour ce que j’attends de vous, même un mauvais comédien peut faire l’affaire.

LEON (*vexé*) – Dans ce cas Madame, je me retire !

EUGENIE (*qui réalise sa gaffe*) – Et moi je retire ce que j’ai dit ! (*Convaincante.*) Restez, nous avons absolument besoin de vous !

LEON – Mais quel sera mon rôle ?

EUGENIE – On ne vous l’a pas dit ? (*A Emile, d’un ton de reproche.*) Vous ne lui avez pas dit ?

EMILE (*très maître d’hôtel*) – Ce n’était pas dans mes attributions, Madame ! J’étais simplement chargé de trouver ce monsieur !

EUGENIE – Passons ! Votre idée, j’en conviens, était excellente. Je doublerai vos gages !

EMILE - Ah Madame ! Je remercie Madame ! (*Il sort.*)

SCENE XII

EUGENIE – A nous deux Monsieur ! Vous devenez pour quelques heures, mon mari !

LEON – Diable (*Déclamant.*) «Quand sur une personne on prétend se régler, c'est par les bons côtés qu'il lui faut ressembler » Toujours Les Femmes Savantes, et toujours l'acte 1 !

EUGENIE (*qui perd patience*) – Ah non ! Vous n'allez pas me réciter l'acte en entier ! Il y a, tout à côté, les parents de mon futur gendre et leur fils pour un contrat de mariage et autres formalités, dès que le notaire sera arrivé.

LEON – Je deviens donc, pour quelques instants, le père de votre fille ?

EUGENIE – Il le faut bien !

LEON – Je devrai donc signer ?

EUGENIE – Evidemment !

LEON – Mais Madame, je ferai un faux !

EUGENIE – Vous serez un faux mari, alors, un faux de plus ou de moins ?

LEON – Madame, ça ne me plaît pas !

EUGENIE – Vous ne trouvez pas que la situation est déjà assez compliquée comme ça, non ?

LEON (*déclamant*) – «Tremblant de me trahir par un mot indiscret, j'aurai voulu moi-même ignorer mon secret » (*Voyant la tête d'Eugénie.*) Oh, pardon !

EUGENIE – Ah, ce que vous pouvez être raseur avec vos rimes !

LEON – J'étais comédien, Madame !

EUGENIE – Il va sans dire que vous serez bien rétribué !

LEON – Mais je n'en ai jamais douté, Madame !

EUGENIE – Après cette cérémonie des signatures, nous avons invité les Médard-Landry, les parents de mon gendre, à déjeuner ! Bien entendu, vous en serez !

LEON – Vous m'en voyez ravi, chère Madame ! (*Un temps.*) Cependant... J'aimerais ajouter une condition !

EUGENIE – Ah, je me disais aussi !...

LEON – Je partage chaque jour ma misère avec cette brave amie dont je vous ai parlée.

EUGENIE – Ah oui ! Votre ange gardien !

LEON – J'aimerais partager avec elle aujourd'hui, cet instant gastronomique particulièrement rare chez nous autres.

EUGENIE – Soit ! Elle déjeunera à l'office avec le personnel !

LEON – C'est que... Elle est plutôt susceptible, voyez-vous, et je crains qu'elle ne prenne cela comme une sorte d'affront ! (*Déclamant.*) «Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque, on voit une tempête en forme de bourrasque »... Le Dépit Amoureux, acte 4, scène II !

EUGENIE – Oh, ce qu'il m'agace ! Mais enfin, elle est présentable au moins ? (*Eclats de voix en coulisses.*) Qu'est-ce que c'est ? (*Emile entre.*)

EMILE – Madame, c'est l'amie de ce Monsieur. Elle attend depuis un moment dans le vestibule et Prudence n'arrive plus à la contenir !

EUGENIE – Retournez-y Emile, et faites cesser ce vacarme !

SCENE XIII

(*Entrée de l'amie, bousculant Emile et suivie de la cuisinière.*)

L'AMIE (*personnage pittoresque et très mal vêtu*) – Ah ça ! j'vais t'y faire longtemps l'pied d'grue moi ? Y sont guère pressés dans c't'usine !

PRUDENCE (*la cuisinière*) – Faites excuse, Madame, mais j'ai pas pu retenir cette... personne, et bien qu'étant cuisinière, je ferai remarquer à Madame que c'est encore moi qui exécute le travail du maît'd'hôtel à sa place !
(*Elle sort, suivie d'Emile.*)

EUGENIE – Mais enfin, qui êtes vous donc Madame ?

LEON – Permettez-moi de vous présenter Agathe, ma bonne amie, mon ange gardien !

EUGENIE – Ainsi donc, Madame, c'est vous qui avez empêché le suicide de Monsieur ?

AGATHE – Eh oui, j'suis comme qui dirait sa sauveteuse !

LEON (*à Agathe*) – J'essayais de persuader Madame de te garder avec nous pour le déjeuner !

EUGENIE – C’est que...

AGATHE – C’est-y qu’vous avez peur que j’vous fasse honte ?

EUGENIE – C’est-à-dire que dans cet accoutrement...

AGATHE – Prêtez-moi donc une de vos vieilles robes et vous verrez comment que j’vais vous donner une leçon de bonnes manières.

EUGENIE – Je veux bien admettre que vous ayez des qualités, mais c’est bien le seul jour où je ne puis prendre de tels risques.

LEON – C’est pourtant la condition que je vous impose pour assumer mon rôle.

EUGENIE – Mais c’est effrayant ! C’est du chantage !

LEON – Ce n’est qu’un peu de générosité, Madame !

EUGENIE (*domptée*) – Le temps nous presse, suivez-moi. Je vais vous donner ce qu’il faut. (*Au public.*) Mon Dieu, je sens que nous allons vivre une journée affreuse !

(*Elles sortent.*)

SCENE XIV

LEON (*seul*) – Agathe est dans une forme éblouissante ! Cette bourgeoise ne sait pas ce qui l’attend. Ça leur fait les pieds à ces nantis, d’avoir besoin des petites gens comme nous. (*Entrée d’Annette, la jeune bonne.*)

ANNETTE – Bonjour Monsieur ! Vous avez bien dormi ?

LEON (*surpris*) – Heu, oui ! Enfin, pas plus mal que d’habitude.

ANNETTE (*sur un ton de reproche*) – Oh, sûr que vous avez bien dormi ! Quand j’ai gratté à votre porte de chambre, cette nuit, vous ne m’avez pas ouvert !

LEON (*abasourdi*) – Vous avez gratté à ma ... ?

ANNETTE – Ça doit venir de votre cure. Elle vous a mis à plat.

LEON (*réfléchissant*) – Oui... Ça doit être ma cure... (*Au public.*) Il est vrai que, sur ce sujet, la cure a été longue ! (*A Annette.*) Il y a longtemps que je suis rentré ?

ANNETTE – Mais vous avez aussi perdu la mémoire ? Vous êtes rentré hier !

LEON (*comme s’il se souvenait*) – Ah oui !... Je suis rentré hier !

ANNETTE – Eh bien dites donc, ces trois mois de traitements, ça vous a complètement détraqué !

LEON – Trois mois, c'est long... Et fatigant...

ANNETTE (*résignée*) – Puisque c'est comme ça, j'vous embêterai plus la nuit !

LEON – Oh si, embêtez-moi !

ANNETTE – Bon j'verrai, je m'sauve ! (*Elle sort.*)

LEON Quand je pense que j'hésitais à faire du remplacement ! Il faut absolument que cette comédie dure plusieurs jours. (*Il regarde autour de lui.*) Je sens que je vais me plaire ici ! (*Il se frotte les mains.*)

SCENE XV

(*Entrée du couple Médard-Landry.*)

ALBAN (*à Léon*) – Ah, mon cher Grégoire !... (*Léon ne réagit pas.*) Vous permettez que je vous appelle Grégoire. (*Léon comprend qu'on s'adresse à lui.*) Je viens d'apercevoir la voiture du notaire franchir la grille.

ZENAÏDE (*contemplant les vêtements de Léon*) – Mais, Cher Ami, vous n'êtes pas encore prêt ? Vous étiez au jardin ! Je ne vous savais pas jardinier ?

LEON (*à part*) – Ah ça ! Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à me croire jardinier ? (*Déclamant à Zénaïde.*) « Mon Dieu, le plus souvent l'apparence déçoit. Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit ! » Le Tartuffe, acte 5, scène III !

ALBAN – Dites donc, je ne vous savais pas poète ?

ZENAÏDE – Je vois que vous avez profité de votre cure pour lire les auteurs. (*A son mari.*) Prenez exemple, mon ami, essayez vous aussi de lire un peu !

(*Entrée d'Amélie et de Jacques.*)

JACQUES (*il a une forte envie de rire*) – Comment, Beau Papa, pas encore prêt ? Et le notaire qui vient d'arriver !

AMELIE – Ne le faisons pas attendre ! Mais c'est au tour de Maman de ne pas être là. Où donc est-elle passée ?

LEON (*à part*) – On aurait pu me donner quelques précisions, j'ai l'air fin moi. Improvisons ! (*A Amélie.*) Elle vient juste de partir dans sa chambre. Elle avait quelque chose à montrer à ta tante Agathe !

AMELIE – (*surprise*) – Ma tante Agathe ?

LEON – Oui, (*Insistant.*) Ta tante Agathe ! (*Aux autres.*) Mon père a une demi-sœur d'un second lit, et elle nous fait la surprise de sa visite. Une jeune demi-sœur... une très jeune... demi-sœur !

AMELIE – Ah ça ! Pour une surprise ...

JACQUES (*taquin*)– Vous ne m'aviez pas dit, ma chérie, que vous aviez une tante Agathe ! Si vous commencez déjà à être cachottière ...

ZENAIDE – Où habite-t-elle... à Paris ?

LEON – Sa dernière résidence était vers le Pont de l'Alma. Mais je la connais, elle adore le changement ! (*Entrée remarquée d'Agathe suivie d'Eugénie très embarrassée. Agathe porte une robe qui ne lui va pas du tout et elle a beaucoup exagéré sur le maquillage.*)

EUGENIE – (*qui ne connaît pas le soi-disant lien de parenté*)– Mes amis, je vous présente la... cousine Agathe !

ALBAN – Ah ! Je croyais que c'était la demi-sœur du père de Grégoire ? Autrement-dit... votre tante !

LEON (*rattrapant le coup*)– Agathe est une coquette, elle préfère « Cousine ». Elle dit que « Tante » ça la vieillit !

JACQUES (*toujours taquin*) – Oh, Tante Agathe, un rien vous habille !

AMELIE (*à Jacques*) – Vous en faites un peu trop, non ?

ALBAN (*à part*) – Moi, en tous cas, je trouve qu'elle est plutôt... colorée !

AGATHE (*agacée*) – Disez-donc, si qu'ça vous dérange pas trop, j'pourrais p't-être en placer une !

ALBAN (*surpris*) – Pardon ?

AGATHE – Ben oui ! Vous causez tous sur moi, vous m'reluquez comme si j's'rais la Joconde !

ZENAIDE – Excusez-nous, Madame !

AGATHE – Mademoiselle ! Y s'trouve que j'suis la tante Agathe, on va pas en faire un fromage !

JACQUES (*ravi*)– Elle est surprenante !

EUGENIE (*catastrophée*) – Et elle n'a pas fini de nous surprendre !

ALBAN (*très mondain, à Agathe*) – Chère Madame...

AGATHE (*précisant*) – Mademoiselle !

ALBAN – Chère Mademoiselle, je suis honoré...

AGATHE – Et moi, j'suis Agathe !

ALBAN – Je me présente : Alban Médard-Landry, pour vous servir !

AGATHE – Y a pas de quoi ! (*Elle s'apprête à lui serrer la main.*)

ALBAN – Je suis très honoré de faire votre connaissance... (*Il lui baise la main.*)

AGATHE – Oh, arrêtez ! (*Aux autres.*) Y m'chatouille !

ZENAÏDE – Je suis Zénaïde, l'épouse de Monsieur Médard-Landry.

AGATHE – Zénaïde... ben dites donc, c'est pas banal comme nom !

ZENAÏDE – Zénaïde, Pélagie, Rosalinde, Félicité !

AGATHE – Ben dites donc, le jour de la distribution des noms, y vous ont gâtée ! J'vous appellerai Zézé, c'est plus commode !

ALBAN – Ainsi donc, vous êtes une tante de Grégoire ?

AGATHE – C'est qui Grégoire ?

ALBAN (*désignant Léon*) – Eh bien, ce monsieur !

AGATHE – Lui... (*Pouffant.*) C'est Léon !

LEON (*essayant de sauver la situation*) – Tante Agathe confond avec un cousin à moi qui me ressemble comme un frère. (*A Agathe.*) Tu sais bien... Le cousin Léon... !

AGATHE (*ahurie*) – Le cousin Léon ?

LEON (*il la pince*) – Bref, elle me prend toujours pour lui !

AGATHE (*réalisant*) – Aïe ! Ah oui, c'est vrai, je confonds toujours... Léon, Grégoire... Grégoire, Léon... Faisez pas attention !

ALBAN – Mais dites-moi, Grégoire... Il fait bien partie de votre parenté ?

AGATHE – Lui, bien sûr ! On est ici, tous les deux, comme qui dirait... entre parenthèses !

ZENAIDE (*riant*) – Vous avez un langage très imagé, chère Mademoiselle Agathe... Agathe comment au fait ?

AGATHE (*qui ne comprend pas*) – Ben... Agathe ! C'est tout !

ZENAIDE – Oui, je comprends ! Vous, vous n'avez qu'un prénom, ce n'est pas comme moi. Mais votre nom ?

AGATHE (*réalisant*) – Heu... Dupont !... Dupont... D'l'Alma !

ZENAIDE – Agathe Dupont de l'Alma ! C'est merveilleux... Vous avez une particule !

AGATHE (*qui essaye de comprendre*) – Oui hein, c'est particulier, pas vrai !

LEON (*intervenant*) – Eh bien voilà ! Les présentations sont faites.

ALBAN – Et vous, Mon Cher, comment s'est passée cette cure ? Racontez-nous !

LEON (*qui improvise*) – Oh, vous savez, comme toutes les cures, les bains, les verres d'eau...

ZENAIDE – Vous étiez à Plombières, n'est-ce pas ?

LEON – Oui, c'est ça !

ALBAN – Tiens, je croyais que c'était plutôt Amélie-les-Bains ?

LEON – Oui, aussi !

ZENAIDE – Mais non, votre femme nous a parlé de Bourbonne-les-Bains... Pour votre maladie de peau !

LEON – Ma maladie de ...

EUGENIE – Mais oui, Mon Ami, vous aviez une sorte de champignon... Rappelez-vous ! (*Elle lui fait des signes désespérés.*)

LEON (*jouant le jeu*) – Ah oui, le champignon ! Mais tout ça c'est du passé, je suis guéri !

ZENAIDE – Mais alors Plombières...

ALBAN – Et Amélie-les-Bains...

LEON – J'y étais aussi ! Un mois par station, et me voilà tout ragaillard !

ALBAN – Vous m'en voyez ravi ! (*Il se retourne vers sa femme.*) Vous voyez, il était à Amélie-les-Bains.

LEON (*à part, à Eugénie*)– Finalement, j'étais où ?

EUGENIE (*même jeu*) – A Luchon !

(*Entrée d'Emile.*)

EMILE – Madame, je me suis permis d'installer Maître Blanchet le notaire dans votre bureau. Il vous y attend.

EUGENIE – C'est bien, Emile, nous y allons. Allez aider Monsieur à s'habiller, pendant ce temps nous ferons patienter Maître Blanchet.

LEON (*déclamant*)– «Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujettir, et ce n'est pas pour moi que je dois me vêtir ! » C'est toujours du Molière. (*Exaspération pour Eugénie, appréciation pour d'autres. Léon et Emile sortent.*)

AGATHE (*qui s'effondre sur un fauteuil*) – Faites excuse, M'sieurs Dames, mais j'sens plus mes arpions !

ZENAIDE – Vos arpions ?

AGATHE – Ben oui, quoi ! J'ai les nougats en compote. (*Elle se déchausse.*)

EUGENIE (*gênée*)– Oh, c'est de ma faute ! J'ai prêté une de mes paires de chaussures à la tante et je dois chausser plus petit.

AGATHE – C'est sûr que j'suis un peu à l'étroit dans ces croquenots.

EUGENIE (*qui se force à être aimable*)– C'est votre cor qui vous fait mal ?

AGATHE – Oh, mon corps, il est robuste, mais c'est plutôt les doigts d'pieds ! Vous n'avez pas une autre paire de godasses ?

EUGENIE – Je vais faire venir Prudence, elle fait au moins trois pointures de plus que moi.

ALBAN – Chère amie, il ne faudrait pas faire attendre Maître Blanchet.

EUGENIE – Vous avez raison. Allons au bureau ! (*Agathe se lève et suivra les autres en tenant ses chaussures à la main.*)

AGATHE – C'est ça ! Plus tôt qu'ça s'ra commencé, plus tôt qu'ça s'ra fini. Et après on va pouvoir aller casser la croûte ! (*Gestes à l'appui sous le regard amusé de certains.*)

AGATHE – Ben quoi, c'est vrai ! Si on traîne, on va finir par tomber d'inadmission !

ALBAN – Et ce serait inadmissible en effet ! *(Il commence à comprendre qu'il a affaire à une personne assez approximative au niveau du vocabulaire et il s'en amuse).*

JACQUES *(à Amélie qui hausse les épaules)* – Dites-donc, la tantine, quelle classe !

(Ils sortent.)

EUGENIE *(qui ferme la marche, au public)* – Mon Dieu, maintenant, c'est sûr, je crois que nous allons passer une affreuse journée !

RIDEAU

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE 2

SCENE I

(Même décor. Annette époussette les meubles. Emile entre.)

EMILE – Déjà levée ?

ANNETTE – Comme vous voyez !

EMILE (*aigri*) – Il est vrai que Monsieur s'est couché fort tard et qu'il n'a pas eu besoin de vos services cette nuit !

ANNETTE – Voyez-moi ce jaloux !

EMILE (*radouci*) – Pourtant si vous vouliez...

ANNETTE (*espiègle*) – Mademoiselle Agathe est libre, vous pourriez tenter votre chance !

EMILE (*la tenant par le poignet*) – Vous êtes cruelle !

ANNETTE (*se débattant*) – Laissez-moi, vous me faites mal !

EMILE (*la relâchant*) – Un jour, vous serez à moi !

ANNETTE – Fichez-moi la paix, j'ai du travail ! (*Il hausse les épaules et sort. Prudence, la cuisinière, entre.*)

PRUDENCE – Arrêtez de vous chamailler, vous allez ameuter toute la maisonnée.

ANNETTE – C'est encore Emile et sa jalousie !

PRUDENCE – Il faut dire qu'il a de quoi être jaloux.

ANNETTE – J'lui ai rien promis !

PRUDENCE – Mais lui, il en pince pour vous !

ANNETTE – Il m'énerve avec ses airs supérieurs. A croire que c'est lui le patron.

PRUDENCE – C'est qu'il a déjà travaillé dans des grandes maisons. Ça l'a, comme qui dirait, déformé !

ANNETTE – C'est pas une raison. Je ne lui appartiens pas !

(Emile entre.)

EMILE – Qu'est-ce que vous faites ici, vous ? Vous devriez être à la cuisine.

PRUDENCE – Oh, ça va ! C'est pas vous qui avez préparé les petits déjeuners !

ANNETTE – C'est comme pour le ménage, Monsieur donne des ordres, Monsieur exige...

EMILE – Je suis le maître d'hôtel, Mesdames, et je dois veiller au bon fonctionnement de cette maison. Autre chose, de grâce, appliquez-vous dans votre langage ! *(Il sort.)*

PRUDENCE – Et quoi qu'il a notre langage ? On cause-t'y pas aussi bien que Mademoiselle Agathe ?

ANNETTE – Pour sûr ! Celle-là, elle a pas pris des cours de diction. Moi je la trouve drôle !

PRUDENCE – Drôle ou pas, elle est du côté de ceux qui s'font servir. Mais c'est vrai, elle est bien gentille avec nous.

ANNETTE – A c'qui paraît qu'elle les a bien fait rire hier soir, au repas du mariage de Mademoiselle Amélie. Y a guère que Madame qui n'a pas l'air d'apprécier ses sorties.

PRUDENCE – Faut dire que depuis trois mois qu'elle s'est installée ici, l'atmosphère a bien changé.

ANNETTE – Trois mois déjà ! C'est vrai, elle est arrivée le lendemain du retour de Monsieur qui était aux eaux. Même que c'était le jour du contrat de mariage.

PRUDENCE – Y'a deux mois, c'était les fiançailles !

ANNETTE – Et puis ces jours-ci le mariage !

PRUDENCE – Ah, ce qu'elle était belle not'petite demoiselle Amélie !

ANNETTE – Et Monsieur Jacques ! Quel beau garçon ! Elle a eu de la chance Mademoiselle Amélie. Ah ! l'amour, c'est bien ce qu'il y a de mieux !

PRUDENCE – Dites–donc, Annette, à ce propos, vous auriez pas été traîner du côté de la chambre de Monsieur c'te nuit ?

ANNETTE – Ben quoi ! Ousqu'y a du mal ? J'obéis à mon maître, c'est tout !

PRUDENCE – J'vous connais assez pour savoir quand vous faites des corvées. Et là, ça avait pas l'air d'en être une, de corvée !

ANNETTE – Ecoutez, j’ai l’habitude de tout vous raconter. Eh bien, depuis qu’il est de retour de sa cure, Monsieur est bien mieux. Avant il était plutôt sage. Un peu trop sage même. Mais maintenant...

PRUDENCE – Maintenant...

ANNETTE – Il est comme déchaîné. Comme si...comme si... il avait du retard à rattraper. M’est avis qu’il aurait dû faire sa cure plus tôt !

PRUDENCE – Vive les cures qui vous remettent un homme sur pieds !

ANNETTE – On dirait que c’est plus le même ! Par contre il y a un détail que je ne m’explique pas ?

PRUDENCE – Ah bon ! Lequel ?

ANNETTE – Ben voilà ! C’est rapport à son physique !... Oh ! On vient ! J’vous raconterai ça une autre fois !

(Elles sortent par des portes différentes.)

SCENE II

(Entrée d’Emile, suivi de Léon et d’Agathe.)

LEON – Madame veut nous parler ?

EMILE (*suffisant*) – Pour vous donner votre congé, j’espère !

LEON – Vous croyez ?

EMILE – Dame ! Après le mariage de Mademoiselle, on n’a plus besoin de vos services. Et ce n’est pas trop tôt !

AGATHE – Mais on peut pas te renvoyer comme ça ! D’après Monsieur Alban, dans les affaires t’es d’venu un homme proéminent !

LEON – Eminent, Agathe, éminent !

EMILE – D’ailleurs, voici Madame ! Elle va vous dire son mot !

(Entrée d’Eugénie.)

EUGENIE – Laissez-nous Emile !

(Emile sort méprisant.)

EUGENIE – Si je vous ai fait venir, c’est que j’ai quelques décisions à prendre !

LEON – Chère Madame, nous avons compris ! La fête est terminée, j'ai rempli mon contrat et votre fille est mariée.

AGATHE – Et maint'nant, on a plus qu'à prendre nos cliques, nos claques et la porte !

EUGENIE – J'ai pour vous beaucoup de reconnaissance, mais comprenez que... notre situation... le prestige de cette maison...

LEON – Ne vous fatiguez pas, Madame (*Déclamant.*) «J'ai fait le sacrifice de mon identité, j'ai rendu un service... et je suis remercié ! » Monsieur a bien changé, Acte 2.

EUGENIE (*de plus en plus gênée*) – Je vous en prie, ne jouez pas avec les mots. Cette situation est suffisamment pénible !

LEON – En tous cas, j'ai été ravi de vous connaître, et de conduire votre petite Amélie à l'autel.

AGATHE (*la larme à l'œil*) – Sans compter qu'elle avait une bien belle robe, notre petite mariée !

LEON – Mais tenez-vous sur vos gardes ! Monsieur Alban est un financier redoutable.

EUGENIE – Merci ! Sans votre perspicacité, je crois que je me serais fait posséder. Votre idée de mettre la tante Agathe au nombre des actionnaires l'a complètement désarmé. Mais, cette tactique m'a coûté très cher. Dix pour cent des actions au nom de la tante, c'était hors de prix. D'autant que c'est moi qui ai dû fournir la somme !

LEON – N'ayez pas peur pour votre argent, la tante Agathe est aussi inviolable qu'un coffre fort !

AGATHE (*à part*)– Il a d'ces comparaisons !

EUGENIE – Quoiqu'il en soit, cette situation ne peut plus durer. Ma fille est mariée... Elle n'a plus besoin d'un père !

LEON – Et croyez bien que je le regrette ! Nous nous étions parfaitement habitués à cette maison. Enfin !

EUGENIE – Pas d'attendrissements. Je vous invite à faire vos bagages.

AGATHE (*amère*) – Ce sera vite fait !

LEON – Je vais quand même attendre le départ des Médard-Landry, c'est plus sûr !

(*Il sort.*)

AGATHE (*qui se gratte*) – J'vais vous rendre vos robes ! Si j'les mets sous l'Pont de l'Alma, ça f'ra jaser !

EUGENIE (*qui se gratte aussi*) – J’aimerais autant que vous les gardiez... en souvenir !

AGATHE – Moi j’veux bien...mais j’veus répète... ça va faire jaser !

SCENE III

(*Entrée de Zénaïde Médard-Landry, belle-mère d’Amélie*)

ZENAÏDE – Ah, ma chère Agathe ! Vous permettez que je vous appelle Agathe ?

AGATHE – Mais faites, ma chère Zézé... Faites !

ZENAÏDE – Ce petit déjeuner composé de hareng fumé, arrosé de muscadet... Un régal !

AGATHE – Me disez pas qu’veus en avez jamais mangé ?

ZENAÏDE (*mondaine*) – Vous savez, moi, les brioches au beurre et le chocolat chaud... C’était alors l’essentiel de mes petits déjeuners.

AGATHE (*mondaine à sa façon*) – Ben, moi, jusqu’alors, mon menu c’était le hareng ! Faut dire que j’ai longtemps créché près des Halles et...

EUGENIE (*la coupant, agacée*) – Chère Madame, votre époux vient de dire à mon mari que vous nous quittiez déjà ! ?

ZENAÏDE – Hélas, très chère, ces journées de mariage de nos enfants, cela ne peut durer éternellement et nous sommes attendus, Alban et moi, pour le déjeuner chez les de Grainville.

EUGENIE – Comme c’est dommage !

ZENAÏDE – Aussi, je vais vous demander la permission de prendre congé pour parfaire ma toilette.

EUGENIE – Je vous en prie, ma chère Zénaïde. (*Zénaïde sort.*)

SCENE IV

AGATHE – C’est une bien brave femme, pas vrai ?

EUGENIE – Oh vous ! Non seulement vous nous envahissez, mais en plus vous apportez dans cette maison vos façons de vivre, dont on se serait bien passés !

AGATHE – Et quoi qu’elles ont... mes façons de vivre ?

EUGENIE (*exaspérée*) – Chère tante Agathe, puisque tante il y a, toutes vos manières de pauvres, vos indécidables, votre langage, vont faire de nous la risée de nos relations !

AGATHE (*butée*) – Moi, j'aime pas changer mes habitudes !

EUGENIE – Etait-ce une raison pour débarquer au cours du petit déjeuner, tout à l'heure, avec vos harengs que vous avez posés sans façon sur la table ?

AGATHE – Dame, c'était mon casse croûte !

EUGENIE – Du coup, vous avez invité les beaux-parents de ma fille à y goûter !

AGATHE – Et ils se sont régalés !

EUGENIE – Enfin, pour finir, vous avez sorti un reblochon !... Et quel reblochon !

AGATHE – Ah, pour sûr, il avait de l'âge ! Mais c'est comme ça que j'les préfère.

EUGENIE – De l'âge... et du parfum !

AGATHE – Mais, ça aussi ils ont aimé !

EUGENIE – Peut-être, mais ce n'était guère l'heure !

AGATHE – Ah, avec vous, c'est jamais l'moment. Tout c'que j'fais, tout c'que j'dis, c'est toujours à côté ! (*Elle se rengorge.*) N'empêche qu'au jour d'aujourd'hui, j'suis actionneuse dans vos affaires ! (*Au public.*) Et toc !

EUGENIE (*haussant les épaules*) – Actionneuse, enfin je veux dire...actionnaire ! La bonne idée qu'il a eue là votre Léon !

AGATHE – D'abord, c'est pas mon Léon ! C'est Léon tout court ! Et pis de toute façon, vous plaignez pas, on va débarrasser l'plancher ! Sur ce, j'vais faire ma valise (*Elle sort.*)

EUGENIE (*lui criant*) – Je vous en prie, ne me donnez pas de fausse joie ! (*Elle sort également.*)

SCENE V

(*Entrée d'Emile.*)

EMILE – Encore une heure ou deux et la maison va retrouver un peu d'ordre !

(*Entrée de Léon.*)

EMILE – Vous êtes encore là, vous !

LEON – Je cherche Agathe ! Vous ne l’avez pas vue ?

EMILE – Non ! J’espère que vous allez bientôt déguerpir. On ne vous a que trop vus !

LEON – Du calme Emile, ça ne fait jamais que trois mois que vous nous supportez.

EMILE – Trois mois de trop ! Si j’avais été à la place de Madame, c’est le soir même du contrat que vous seriez partis. Et tout serait rentré dans l’ordre.

LEON – Vous oubliez, mon cher Emile, que, depuis trois mois, j’ai pratiquement rencontré Monsieur Alban chaque jour. Il eut fallu que je lui donne rendez-vous dans mes quartiers... c’est à dire sous le Pont de l’Alma !

EMILE – Madame aurait pu prétexter un départ imprévu. Je ne sais pas moi... une deuxième cure !

LEON – La vie n’est pas si simple, Emile. Et les circonstances nous obligent, parfois, à revoir nos projets.

EMILE – En tout cas, moi, je vous donne vingt quatre heures pour quitter cette maison !

LEON – Comme vous y allez !

EMILE (*qui hausse le ton*) – Vingt quatre heures, sinon je vous fais expulser par la police !

(*Entrée d’Alban.*)

ALBAN – Eh ! bien, Emile, est-ce ainsi que l’on parle à son patron ?

EMILE (*gêné*) – Ah ! Vous étiez là, Monsieur Alban ?

ALBAN – Oui et je n’apprécie guère votre ton !

LEON - Oh pardon ! Je crains, Mon Cher, qu’il n’y ait quelques malentendus. Emile me racontait une mésaventure survenue chez ses anciens patrons.

ALBAN – Ah !

(*Entrée discrète d’Agathe.*)

LEON – Figurez-vous, qu’un jour, alors qu’ils étaient partis en villégiature pour la Suisse, un jeune couple se présentait chez eux comme étant des cousins éloignés de passage à Paris. Emile ne put refuser de les héberger. Au bout de quelques jours, ayant pris ses renseignements, ils s’aperçut que ces jeunes gens étaient des intrus, profitant de l’absence des propriétaires.

ALBAN – Quelle audace !

LEON – Aussi, et c'est ce qu'il était en train de me raconter, il les pria de vider les lieux immédiatement.

ALBAN – C'était bien le moins.

AGATHE (*qui veut donner son opinion*) – Y'a des gences qu'ont du culot, pas vrai !

ALBAN – Comme vous dites !

AGATHE (*qui se monte*) – Sous prétexte qu'y z'ont fait croire qu'y sont des parents, y s'croient tout permis !

EMILE (*éccœuré, à part*) – Ce qu'il me faut entendre !

(*Il sort. Entrée d'Eugénie.*)

ALBAN – Calmez-vous, chère Agathe, ce n'est pas ici que cela pourrait se produire.

AGATHE – Vous voulez qu'j'vous dise... Ceusse qui font ça... Y z'ont pas d'éducation !

ALBAN – Oublions cela ! Chère Agathe, quel petit déjeuner ! C'est à vous que nous devons ce moment inoubliable !

LEON – Elle a des talents cachés notre chère tante, n'est-ce pas Eugénie ?

EUGENIE – Sans doute, sans doute !

AGATHE – Quel dommage qu'y faut qu'vous soyez partis. J'vous avais dégotté un de ces sauciflards !

ALBAN – Un... sauciflard ? ?

AGATHE – Un saucisson ! Un saucisson de derrière les fagots !

ALBAN (*amusé*) – Je n'en doute pas, mais ce sera pour une autre fois, hélas !

EUGENIE – N'oubliez pas, cher Alban, notre réunion d'actionnaires dans une quinzaine.

AGATHE – Faudra p't-être que j'y soye aussi ? !

EUGENIE (*faussement aimable*) – Ce ne sera pas nécessaire, Tante Agathe.

ALBAN – Je vois que ce mariage ne vous a pas fait perdre le sens des affaires, Chère Amie.

LEON – Elle est redoutable !

ALBAN – Je le savais. Ce qui m’a le plus surpris, par contre, c’est votre détermination, à vous, Mon Cher ! On m’avait dit que vous n’y connaissiez rien aux finances, mais c’est faux ! Vous êtes plus redoutable que votre épouse !

LEON – Allons, allons, soyez beau joueur. Vous comptiez acquérir facilement la majorité des actions de l’entreprise, mais c’était sans compter avec les parts de Tante Agathe.

ALBAN – J’ai l’impression désagréable de m’être fait posséder comme un enfant. Chère Madame, vous avez en votre mari, un partenaire unique. Ne vous en séparez jamais !

EUGENIE (*gênée*) – Mais Cher Alban, il n’y a aucune raison que cela change.

AGATHE (*à part*) – Je préfère m’en aller que d’entendre ça. (*Elle sort.*)

LEON – Et puis, dans quelques années, ce seront les enfants qui géreront les affaires.

EUGENIE (*qui en rajoute en minaudant*) – Et, plus tard, je l’espère, nos petits enfants.

LEON – Mon Cher, j’ai eu ces jours-ci une idée !

ALBAN – Encore, mais vous êtes infatigable !

LEON – Je n’ai pas voulu vous en parler, nous étions en pleines réjouissances.

ALBAN – Voyons donc cette nouvelle idée ?

LEON – Que pensez-vous de l’organisation d’un ramassage systématique des ordures de ménage ?

ALBAN – Eh bien ?

LEON – Ces ordures ménagères sont en général malodorantes et constituent des foyers de maladies. Notre entreprise, je vous le rappelle, est consacrée à l’hygiène de la population. Fabriquons ces récipients... ces sortes de bidons munis de couvercles, et nous assainissons les villes !

ALBAN (*stupéfait*) – Chère Madame, votre mari m’étonnera toujours ! Mais nous en reparlerons demain. Mes amis, il est temps pour nous de prendre congé. Je vais à la recherche de mon épouse.

LEON – Je vous accompagne !

(Ils sortent.)

SCENE VI

EUGENIE (*sincère*) – Et dire que je dois me défaire de cet homme. Quel gâchis !

(Entrée des enfants.)

EUGENIE – Alors mes enfants, bien dormi ?

(Ils se regardent rougissant.)

AMELIE – Pas vraiment, Maman, pas vraiment !

JACQUES (*comme pour se justifier*) – Vous comprenez, Mère, nous étions un peu énervés. Nous faisons des projets.

AMELIE (*un peu triste*) – Pour notre voyage de noces bien sûr !

EUGENIE – Mais, tu sembles bien mélancolique tout à coup ?

AMELIE – Je pensais à mon père... Il m'a manqué !

JACQUES – Allons, il reviendra bien un jour !

EUGENIE – J'espère bien que non !

(Entrée de Constance, bouleversée, un journal à la main.)

CONSTANCE – Mon Dieu, c'est affreux !

EUGENIE – Qu'as-tu encore lu dans ce journal qui te mette dans un état pareil ?

CONSTANCE (*tendant le journal à Jacques.*) Lisez Jacques, moi je ne peux pas. C'est là !

JACQUES (*lisant*) – « Massacre de l'expédition Duroc en Papouasie »

EUGENIE – En quoi cela nous concerne-t-il ?

CONSTANCE – Continuez, Jacques !

JACQUES – « Le 16 août dernier, l'expédition de l'anthropologue Charles Duroc partait pour la Nouvelle--Guinée, en Papouasie. Cette expédition, constituée d'un père jésuite, du géographe Philippe Richemond et de quelques personnes éprises d'aventure s'est enfoncée dans ces régions inconnues. Au dire d'un porteur rescapé, l'expédition fut attaquée et anéantie par les indigènes. A part ce porteur, il n'y aurait aucun survivant ».

AMELIE – C'est atroce !

JACQUES – « Comme on le sait, ces tribus pratiquent toujours le cannibalisme et il est probable que tous ces gens ont été dévorés ».

AMELIE – Quelle horreur !

EUGENIE – Tu es trop sensible, Amélie, cela se passe à l'autre bout du monde.

CONSTANCE (*effondrée*) – Grégoire participait à l'expédition !

(*Exclamations des trois autres.*)

CONSTANCE – Il m'a écrit une lettre après son départ. Il avait rencontré le Professeur Duroc pendant la cure. Et comme il estimait qu'il ne servait à rien ici, il a voulu se donner une raison d'exister. Il s'est embarqué il y a un mois avec les autres membres de l'expédition.

AMELIE (*au bord de l'évanouissement s'est écroulée dans un fauteuil, soutenue par Jacques*) – Papa, mon pauvre Papa !

CONSTANCE (*avec feu, catégorique*) – Mais non, ce n'est pas possible ! Je sens bien moi, qu'il n'est pas mort. Il n'a pas pu finir comme ça... au fond d'une marmite !

EUGENIE (*ailleurs*) – C'est insensé ! Lui qui avait toujours horreur des plats trop chauds !

AMELIE (*révoltée*) – Maman !

EUGENIE – Pardon, ma petite fille, je ne sais plus ce que je dis.

JACQUES – Toutes mes condoléances, Mère !

EUGENIE – Merci mon petit. C'est égal, me voilà veuve et j'ai toujours officiellement mon mari. Quelle situation !

CONSTANCE (*douloureuse et d'un ton de reproche*) – Voilà ce que c'est que d'être bigame. Si tu me l'avais laissé, rien ne serait arrivé !

EUGENIE – Qu'allons nous faire ?

CONSTANCE (*pour une fois c'est elle qui prend les choses en main*) – Pour le moment rien ! Grégoire est parti sous un nom d'emprunt.

EUGENIE – Tu as raison ! Surtout ne rien dire... à personne !

CONSTANCE (*déterminée*) – De toute façon, il n'est pas mort, je le sens !

(Amélie et Constance sortent.)

Constance aurait-elle raison ?... Grégoire n'est peut-être pas mort...

Si vous souhaitez connaître la fin de cette pièce,
il vous suffit de commander le texte à :

Librairie Théâtrale

3 rue de Marivaux 75002 Paris (France)

Site internet : <https://www.librairie-theatrale.com>

E-mail : support@librairie-theatrale.com Tél. : 01 42 96 89 42